

Benoist de (Alain) — *Famille et société*

Hervé Le Bras

Citer ce document / Cite this document :

Le Bras Hervé. Benoist de (Alain) — *Famille et société*. In: Population, 52^e année, n°1, 1997. pp. 245-249;

http://www.persee.fr/doc/pop_0032-4663_1997_num_52_1_6560

Document généré le 11/06/2016

BENOIST de (Alain). **Famille et société. Origines. Histoire. Actualité.** Éd. du Labyrinthe, Paris, 1996. 191 p.

Population a publié, dans le numéro 3 de 1996, un compte rendu de l'ouvrage d'Alain de Benoist *Famille et Société*. Cette analyse a suscité une réaction d'Hervé LE BRAS, et il nous a paru utile de publier ce second point de vue.

La famille vue d'extrême-droite et d'ultra-droite

On ne peut pas reprocher à un auteur ses prises de position politiques lorsqu'on analyse son travail de spécialiste. Les tentations nazies de Werner Heisenberg n'empêchent pas son principe d'incertitude de demeurer la pierre d'angle de la mécanique quantique. De même les opinions ultraréactionnaires de Murray Gell-mann sont sans intérêt pour comprendre les quarks dont il est le découvreur. Mais la spécialité d'A. de Benoist n'est pas la démographie ni la famille, sujets sur lesquels ne porte aucun de ses 48 précédents ouvrages. Il est donc peu probable qu'il puisse produire une analyse utile à la compréhension de la famille. Nous n'aurons pas la cruauté d'en citer maints exemples, un seul cependant : « sous l'Ancien Régime, le mariage durait en moyenne entre 12 et 17 ans » (p. 167) : confusion entre moyenne et fourchette et ignorance des données de la démographie historique.

En revanche, il est important de connaître l'opinion de divers secteurs de l'extrême-droite au moment où les sondages sont favorables au Front national en France, car de nombreux intérêts démographiques sont en jeu, de l'immigration à l'avortement en passant par la famille et l'égalité, ou plutôt l'inégalité des sexes dans ce cas. Sous cet angle le livre d'A. de Benoist révèle l'ampleur de la coupure entre l'extrême-droite et l'ultra-droite, ou pour reprendre les catégories de l'auteur entre la droite réactionnaire et la droite révolutionnaire⁽¹⁾. La première représentée en gros par de Villiers soutient la famille et la religion, la seconde constituée par le noyau initial du FN se focalise sur l'immigration, c'est-à-dire dans ce cas, la différence raciale, et sur la sécurité. Une partie de l'extrême-droite ne nourrit donc aucune illusion sur la famille. Le livre d'A. de Benoist a pour objectif de le rappeler.

Comme la plupart de ses ouvrages, c'est un livre de combat destiné ici à dissuader l'extrême-droite de prendre pour modèle la famille libérale et de suivre une Église à qui il reproche d'avoir trahi sa vocation première en assurant le sauvetage du couple bourgeois à la fin du XIX^e siècle. Le livre sonne donc le rappel des thèses antifamiliales, antibourgeoises, et antireligieuses d'une fraction de l'extrême-droite. Il permet de comprendre comment de grands thèmes d'extrême-droite – sociologie, paganisme, inégalité des sexes, héritage indo-européen, haine du libéralisme en économie et de la liberté en politique – s'articulent aux questions de démographie. Il en fournit en quelque sorte un guide.

L'introduction commence par une charge vigoureuse contre la droite réactionnaire, à laquelle de Benoist reproche la défense d'un modèle historiquement daté et insignifiant : « un modèle qui n'a réellement triomphé qu'au siècle dernier lorsque la bourgeoisie s'étant

⁽¹⁾ La caractérisation de « l'extrême-droite » est simplificatrice. On devrait naturellement écrire « les extrêmes-droites » car on y trouve de nombreux courants qui se détestent cordialement. Ils partagent cependant assez largement une idéologie dont de Benoist même s'il s'en écarte souvent (sur le Tiers-Monde notamment) est l'un des seuls inspirateurs actuels et ils ont été souvent formés à son contact.

emparée du pouvoir et n'ayant pas d'autre matériau sur lequel asseoir son projet social, a entrepris de faire de la famille – qui n'était auparavant qu'un élément parmi d'autres de la vie sociale – la fameuse cellule de base de la société» (p. 11). Voir alors dans la famille l'origine du pouvoir politique et de l'État lui paraît « gravement erroné ». Il se range au contraire aux côtés des théoriciens qui, de la fin du XIX^e siècle aux années trente, ont vu l'origine de l'État dans des associations d'hommes, le *Männerbund* des théoriciens prénazis comme Blüher et Schurtz⁽²⁾, parafascistes comme J. Evola, ou bien ultraconservateurs antilibéraux américains comme R. Nisbet pour qui l'État a une origine « fondamentalement virile et militaire », tous cités⁽³⁾. Cette nostalgie des groupes d'hommes, ce goût de l'exclusion des femmes, se retrouvera dans l'homosexualité latente ou organisée de l'époque nazie (par exemple, chez les S.A. de Röhm).

Dans la seconde partie intitulée « origine », de Benoist après deux pages rapides sur Marx et Engels consacre 17 pages à défendre les thèses sociobiologiques en matière de démographie essentiellement pour prouver la supériorité de l'homme sur la femme d'un point de vue qu'il qualifie de « darwinien »⁽⁴⁾. L'homme avec ses millions de spermatozoïdes rechercherait la descendance maximale en multipliant ses partenaires, ce que ne pourrait faire la femme dont la durée des grossesses fixe un plafond à la descendance. Une citation de Wilson en tire les conséquences : « Il est donc avantageux pour les mâles d'être agressifs, hargneux, volages et polygames. En théorie, il est plus profitable aux femelles d'être timides et d'attendre d'avoir pu identifier les mâles porteurs des meilleurs gènes ». Comment se passe l'identification et qu'appelle-t-on meilleurs gènes ? On renvoie ici à l'importante littérature qui a critiqué la sociobiologie⁽⁵⁾.

La troisième partie est consacrée à « l'histoire ». S'il avait lu Jakob Burckhardt, A. de Benoist aurait pu retenir que « l'histoire est le seul domaine d'étude dans lequel on ne peut pas commencer au commencement ». Il aurait alors évité de consacrer tout le début de cette partie à la famille indo-européenne sur laquelle « on est très bien renseigné », une famille formidable composée de grands lignages et qui pratique « une morale de l'honneur ». Ce roman s'appuie sur l'ouvrage de linguistique comparée de Benveniste, confondant ainsi langues et sociétés, et sur la « que-sais-je » de Haudry dont les erreurs sont avérées depuis longtemps. Des indo-européens, il enchaîne avec les Grecs, les Romains et le Moyen Âge comme si les seules populations de

(2) Les ouvrages de F. Stern sont essentiels pour aborder l'atmosphère de cette époque en Allemagne, notamment : *The politics of cultural despair : a study in the rise of germanic ideology*, New York, Doubleday, 1961 (republié en 1974 par l'Université de Californie et traduit en français en 1981). Du même auteur, *The failure of illiberalism*. Plus généralement, *The scientific origins of national socialism* de D. Gasman, New York, American Elsevier, 1971, assure le lien entre les thèmes anthropologiques et biologiques des précurseurs du nazisme, liens qui connaîtront un regain d'actualité avec la sociobiologie relancée en 1975 par la « new synthesis » de E.O. Wilson.

(3) Le n° 1, 1987 de la revue *Politica Esoterica* a consacré un dossier détaillé à J. Evola, introduit par un article très précis de P. Taguieff.

(4) L'emploi de l'adjectif « darwinien » à toutes les sauces n'est plus de mise après le magistral *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution* publié en trois volumes sous la direction de P. Tort (Paris, Puf, 1996). Il faut bien sûr se situer par rapport aux multiples interprétations et remodelages du darwinisme au cours des 140 dernières années.

(5) L'ouvrage de M. Sahlin (*The use and abuse of biology : an anthropological critique of Biology*, Ann Arbor, University of Michigan Pr., 1976, traduit en français en 1980 chez Gallimard) fournit une bonne introduction. Le recueil de contributions rassemblées par A. Montagu (*Sociobiology examined*, Oxford Un. Pr, 1980) est plus pointu, ainsi que R.C. Lewontin : « Sociobiology : a caricature of darwinism », in *The philosophy of Science Association*, ed. P. Asquith et P. Suppe, Princeton University Pr., 1976. En France, l'ouvrage animé par P. Tort : *Misère de la sociobiologie*, Paris, Puf, 1985 donne un point de vue disciplinaire large.

la planète dont la famille méritait d'être discutée provenaient de ce soi-disant rameau indo-européen.

À ce stade les grands thèmes de la vision du monde par l'extrême-droite ont donc été mis en place : rôle moteur des groupes d'hommes – ou des meutes disait E. Canetti – dans la construction politique de la société, infériorité biologique de la femme, originalité des indo-européens fondateurs d'une forme familiale exemplaire. Multiplicité des formes de la famille (la distinction n'est jamais opérée entre famille, ménage, parentèle, etc.) à cause du changement de ses fonctions économiques et affectives. De Benoist se tourne alors vers son second sujet, l'Église, et plus précisément celle des premiers siècles et du Moyen Âge. Il consacre 15 pages, dont mes connaissances canoniques ne me permettent pas de juger la valeur, au mépris de la chair et à la réserve vis-à-vis du mariage que professe cette première Église.

Le décor est ainsi dressé pour décrire la grande catastrophe du XIX^e siècle qui voit la famille s'embourgeoiser, se privatiser, se soumettre à la logique de l'argent, se vautrer dans la sentimentalité et finalement appeler l'Église à son secours. Une citation longue de près d'une page de G. Blond en 1936 dans *Combat*, à l'époque un journal d'extrême-droite, mais ici pudiquement qualifié « d'organe de la jeune droite non-conformiste » clôt le chapitre en portant le drame à son acmé : « Il s'agit, l'avenir de la race et de la nation étant en question, de remettre la famille exactement à sa place. Il est ridicule de parler du rôle éminent, du rôle primordial de la famille, quand la famille manque, soit de baignoire, soit d'idéal... S'il y a aujourd'hui un édifice, non pas à saper, mais à faire sauter avant de le reconstruire – avec quelques autres monuments – c'est la famille ».

La dernière partie, « actualité » peut commencer car de Benoist pense que le dynamitage a eu lieu au cours des trente dernières années, même si l'on n'en connaît pas les artificiers. Il s'emploie à le décrire avec les termes convenus, du type « véritable séisme », « la valorisation de l'innovation s'estompe », « au-dessous du seuil de remplacement des générations », mais il garde une certaine goguenardise : « On a dit qu'il n'y a plus que les homosexuels et les curés pour vouloir se marier, c'est de moins en moins une plaisanterie », et repousse les explications familialistes : les lois sur la famille, la contraception, l'avortement n'ont fait qu'accompagner le changement des mœurs, la portée « très limitée » des explications économiques de la faible natalité, à cause de « l'incapacité des auteurs libéraux à analyser les transactions non-marchandes », l'abaissement du sentiment religieux ne lui paraît « guère plus convaincant », le divorce « tend plutôt à augmenter la natalité », « la famille recomposée résiste beaucoup mieux que la famille monoparentale simple », etc. On se frotte doublement les yeux : comment quelqu'un qui a consacré trois phrases à Malthus et une ligne à Laing et Cooper peut-il afficher une telle désinvolture vis-à-vis de la famille ?

La question porte en germe sa réponse. Pour la tendance d'extrême-droite que représente de Benoist, Malthus, c'est l'horreur de l'économisme libéral, du calcul mesquin qui aurait détruit les grandes valeurs barbares de courage, de désintéressement, etc., et Laing-Cooper, c'est cette maudite liberté devenue « un problème de tous les instants », car le couple est pris dans une « discussion perpétuelle, caractéristique de la pensée libérale », et « si tout est discutable, où est le réel ? ». Ce que le familialiste considère comme un malheur, est au contraire l'amorce d'un renouveau, d'une révolution, mot fort souvent employé par l'extrême-droite et par le FN. De l'ultime décomposition de la famille bourgeoise devrait naître une autre forme de famille sous l'impulsion de l'État nouveau, comme la phrase finale de l'ouvrage le prophétise : « La crise de la famille ne peut être résolue que par une

transformation radicale de la forme sociale aujourd'hui dominante dans les pays industrialisés ».

Dans une telle vision, l'ennemi devient l'ultra-droite réactionnaire, et tous ceux qui ne défendent pas la famille traditionnelle, notamment la gauche, au contraire des alliés de circonstance, car ils accélèrent l'arrivée de la « transformation radicale de la forme sociale », terme qui laisse présager un totalitarisme où de nouveaux liens seraient tissés après la suppression des libertés. Or, actuellement, le FN hésite entre ultra-droite et extrême-droite. [...] Poussé par son aile intégriste, le FN est tenté d'adopter un discours plus familiariste et plus religieux, mais il vient buter sur la droite révolutionnaire dont il est lui-même issu. L'ouvrage de de Benoist le rappelle à ses origines et à ses racines idéologiques.

C'est sans doute la raison du passéisme absolu, et de l'immutabilité des idées développées dans l'ouvrage, comme si l'histoire s'était arrêtée autour de 1900 et que l'on se contentait de relire interminablement Gobineau, les mémoires de la société d'anthropologie, Blüher et Vacher de Lapouge. Les recherches modernes ont balayé le mythe indo-européen, elles en ont démontré l'inconsistance et les contradictions, ce qui ne veut pas dire qu'un ensemble de langues apparentées et de mythes voisins n'existerait pas, du lointain Tokharien A ou B au Sanscrit, au Latin et au Gaélique. De même, l'inconsistance sociale et écologique de la sociobiologie a été montrée à de nombreuses reprises. Quant aux théories du *Männerbund*, elles n'ont jamais reçu plus de crédit de la part des anthropologues et des politistes que les bizarreries du Mutterrecht de Bachofen. Toute une science défunte, à laquelle on pourrait rajouter la phrénologie, survit dans l'arrière-boutique de l'extrême-droite « révolutionnaire »⁽⁶⁾. Là se situe le point commun avec les familialistes qu'elle abhorre. Ils vivent eux aussi dans un passé, encore plus lointain car imaginaire, d'une famille qui n'a jamais existé. Eux aussi répètent les mêmes expressions comme les Tibétains avec leurs moulins à prières.

Ces blocages théoriques ne sont pas inoffensifs. L'habileté tactique les compense. L'ouvrage d'A. de Benoist permet de « décoder » plusieurs de ces tours de mains. La récupération par accréation d'abord. Ainsi, tout l'exposé de sociobiologie est accompagné, sur le mode mineur, par des remarques sur Lévi-Strauss, jusqu'à réaliser un croisement : pourquoi dans les « structures élémentaires de la parenté » les hommes échangent-ils toujours des femmes et non l'inverse ? N'est-ce pas la preuve que l'anthropologie culturaliste et la sociobiologie convergent vers une preuve de l'infériorité des femmes ? La tentative de justification de Lévi-Strauss par « de fortes tendances polygamiques » n'est-elle pas le joint entre les deux ?

Autre méthode, l'anachronisme. Les citations de diverses époques sont juxtaposées, l'une de L. Blum assez malheureuse sur les femmes, tirée de son non moins malheureux ouvrage, est placée à côté d'une opinion de Schopenhauer, puis du sociobiologiste R. Wright. Tout historien sait que les contextes jouent un rôle essentiel, mais, pour une pensée qui s'est arrêtée, il n'y a justement plus d'histoire.

Plus généralement, des auteurs très différents tant par leur importance que par leurs spécialités sont associés dans un même paragraphe, entraînant une sorte d'égalisation fictive dont les plus modestes sortent grandis et les plus célèbres diminués. Ainsi, dans le premier chapitre, l'opinion de M.-F. Stirbois dans *National Hebdo* voisine-t-elle avec les œuvres de Fénelon, etc.

⁽⁶⁾ *Le petit savant illustré* de P. Thuillier (Le Seuil, coll. Science ouverte, Paris, 1980) se lit toujours avec délectation. Dans le même ordre d'idée, *The mismeasure of man* de S.J. Gould, New York, Norton, 1981, décrit bien l'espèce de folie biologique, psychobiologique et sociobiologique qui avait saisi le XIX^e siècle finissant.

Juger un auteur sur sa spécialité avons-nous dit au début. C'est fait. Autant l'on ne trouvait aucune trace de famille ni de démographie dans les ouvrages déjà publiés par A. de Benoist, autant il a couvert dans le passé les thématiques que nous avons dégagées de son livre : pour les auteurs prénazis, son essai sur Moeller van den Bruck, son livre de 1965 sur les indo-européens, ses ouvrages sur *L'Europe païenne*, et *Comment peut-on être païen ?* sans oublier ses « orientations pour les années décisives ».

Hervé LE BRAS

II. – COMPTES RENDUS

par Michel GRIGNON, Jacques HOUDAILLE, Laurent MARTEL,
Véronique PETIT, Minglei SUN

COHEN (Robin) (ed), 1996. **Theories of Migration**, The International Library of Studies on Migration, *An Elgar Reference Collection*, Cheltenham (UK), Brookfield (USA), 512 p.

ROBINSON (Vaughan) (ed.), 1996, **Geography and Migration**, The International Library of Studies on Migration, *An Elgar Reference Collection*, Cheltenham (UK), Brookfield (USA), 587 p.

COHEN (Robin) (ed), 1996, **The Sociology of Migration**, The International Library of Studies on Migration, *An Elgar Reference Collection*, Cheltenham (UK), Brookfield (USA), 544 p.

Ces ouvrages font partie d'une série de six volumes qui ont pour objectif de synthétiser l'ensemble des recherches réalisées sur les migrations à travers un thème particulier (*Theories of Migration*) ou une discipline (*The Sociology of Migration*, *Geography and Migration*).

Il s'agit d'une sélection d'articles parus entre 1947 et 1995, ce qui permet de mesurer l'évolution de la définition des problématiques, des concepts et de l'affinement des méthodes de collecte des données sur la mobilité. Chaque volume est conçu de manière identique. Une introduction générale présente l'évolution du cadre conceptuel, un résumé des grandes tendances tout en justifiant le choix des articles présentés. Chaque tome est subdivisé en plusieurs parties qui traitent plus particulièrement d'une question spécifique. Les articles proposés sont de différents types : exposé d'une théorie ou d'un concept, expérimentation d'un modèle et de ses possibles applications, présentation d'une méthodologie, compte rendu d'une étude de cas. Les articles sont accompagnés de résumés et de bibliographies conséquentes, et sont illustrés par des graphiques et schémas, des cartes, des tableaux. Les données utilisées sont tirées d'enquêtes, de recensements, de monographies. Les articles sont présentés dans la forme originale de leur publication.

Le volume *Theories of Migration* présente dans sa première partie des articles centrés sur les théories classiques qui rendent compte du comportement migratoire (Lee sur les lois de Ravenstein, Mabogunde sur la théorie des facteurs *pull/push*) ou sur les typologies des migrations (Petersen, Fairchild, Kunz). L'intérêt se déplace ensuite de l'étude des concepts vers l'analyse des causes des migrations dans un processus de modernisation (Bach, Zolberg, Portes). La seconde partie des *Theories*